

L'Eternel est mon berger 14 Octobre 2018, au Temple de l'Éguille

Psaume 23 _Jean 10, v. 1 à 5 & 11 à 15. _Ezéchiel 34, v. 11 à 16.

Avant d'entrer dans la prédication, je me dois d'apporter une explication quant au choix des textes de ce jour, et notamment du Psaume 23. Pour cela, il faut revenir 63 ans en arrière. Cette année-là, en 1955, dans ce temple, je faisais ma première communion et je recevais, comme mes camarades, une Bible dans laquelle le Pasteur, Ian MUIR, avait inclus un feuillet avec la notation d'un verset biblique choisi par le catéchumène. Ce Psaume 23, que j'ai choisi ce jour-là, aura été le 'fil rouge' de toute ma vie... Il me semble que le choix de ce texte venait du fait que j'y trouvais du réconfort et du courage dans les notions de confiance, de sécurité et de protection qui y sont promises.

« L'Eternel est mon berger », cette idée sympathique et apparemment anodine, c'est en fait dire beaucoup de choses sur Dieu, et cela ne va pas sans poser aussi quelques questions.

La première question qui peut venir à l'esprit, en particulier, est sur le sens du ministère dans l'Eglise. Qui est, en effet, votre « pasteur » ? Votre réponse spontanée serait sans doute de dire que c'est celle ou celui qui nous parle chaque Dimanche. Pourtant, « pasteur » est le vieux mot français pour « berger », et votre berger, ce ne sont pas eux, c'est le Christ, lui est notre véritable et bon pasteur. D'ailleurs quand les protestants ont cherché comment appeler leurs hommes d'Eglise ils ont voulu éviter le nom de « père » parce que trop divin, ainsi que le dit le Christ : « *n'appellez personne sur terre « père », car un seul est votre père celui qui est dans les cieux* » (Matt 23:9). Donc notre berger, notre pasteur, c'est Dieu : *l'Eternel est mon berger*. C'est une belle image que nous aimons. Le Psaume 23 continue avec des images poétiques : *il me conduit dans de verts pâturages*. C'est beau, un peu naïf et romantique, faisant penser à Marie-Antoinette avec ses moutons au Trianon. Pourtant, il y a là une affirmation théologique très forte. Dire que Dieu est berger définit comment il se positionne par rapport à nous, cela dit son rôle.

Le berger, comme Dieu, veille à ce que le troupeau ne manque de rien, et il le mène dehors, il le fait avancer, il marche avec lui.

On comprend que le Christ ait repris cette image, parce que, justement, nous avons là un dieu proche, doux, tendre, aimant, un Dieu qui vit au milieu de nous, dans l'humilité, non pas un Dieu lointain habitant dans des hauteurs inaccessibles, et imposant une volonté arbitraire par la terreur.

Donc si Dieu est notre berger, alors il est celui qui nous aime, il est mon prochain, il se fait le prochain de nous. Il n'est pas un Dieu lointain, inconnu et terrifiant, mais mon compagnon, mon confident, mon ami.

Le Christ, lui qui dira être le « bon berger », affirmera aussi : « *le bon berger donne sa vie pour ses Brebis* » or : « *il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.* »

Il y a cependant un petit problème, c'est que si Dieu est notre berger, alors nous, nous sommes... des moutons. Voilà qui est peu valorisant. Nous ne voulons pas être des moutons, et encore moins des moutons de Panurge ! Mais c'est que l'image s'est faussée. Du temps de la Bible, une famille avait de tous petits troupeaux, qui étaient sa seule richesse, sa source de vie. Ces brebis vivaient avec ses maîtres, dormant dans la maison, et faisaient presque partie de la famille, comme nos animaux de compagnie. C'est pourquoi Jésus dit du berger : « *il connaît leur nom, et les brebis le suivent, elles ne suivraient pas un étranger* ». L'image biblique de la brebis, ou du mouton n'est donc pas négative, au contraire, elle indique une relation personnelle et individuelle.

Dieu est donc comme un berger, qui, à la fois, prend soin, et aussi fait avancer. C'est important, parce que la religion n'est pas qu'un confort que Dieu nous donne, elle permet aussi de nous stimuler, nous mettre en marche, nous faire sortir de nous-mêmes pour aller quelque part. Le berger emmène les brebis là où elles seront bien, là où elles trouveront un bon pâturage. Et l'idéal que le Christ nous donne dans l'Evangile, c'est pour chacun de nous un chemin de paix, de joie, d'accomplissement et de bonheur. L'Evangile, c'est le Christ lui-même qui marche devant nous vers la vie, la paix et la joie, il n'y a pas là d'idée de sacrifice personnel.

Jésus se présente bien comme le descendant de David, mais en prenant l'image du David berger, et donc d'un messie faible, loin des guerres et des intrigues politiques. Jésus est plus le jeune David jouant du luth pour calmer les fureurs de Saül que le chef de guerre avec toutes ses intrigues et ses luttes de pouvoir.

On sort donc de l'image d'un Dieu brutal, violent, jaloux que l'on trouve parfois, pour annoncer un Dieu doux, humble, tendre, presque comme un enfant.

Cette opposition entre deux visions de Dieu, et du mode de vie que Dieu nous demande est d'ailleurs un vieux conflit qui traverse toute l'Écriture, c'est celui du conflit entre les nomades et les sédentaires. Les bergers étaient nomades, les autres, cultivateurs, étaient sédentaires. Cela suppose deux modes de vie et des approches très différentes. En effet, dès qu'on possède un territoire, une ville, on construit des murs et on fait la guerre. Le nomade, lui, s'il y a un problème, un conflit, il s'éloigne et va plus loin, il a l'habitude de s'adapter à la nature, de prendre les choses comme elles sont plutôt que de chercher à les transformer. Et l'Évangile, à la suite de la tradition juive milite clairement pour que nous nous considérions comme nomades sur cette terre.

Se savoir nomade, c'est aussi être en route, en marche, ne pas s'établir sur une forteresse de possession matérielle, ou de certitudes intellectuelles ou religieuses, mais toujours avancer, se remettre en question. Le judaïsme a pris pour image du croyant le peuple marchant dans le désert, à la quête de la Terre promise, et le christianisme a toujours invité le croyant à se voir comme un pèlerin. Être pèlerin ne veut pas dire aller à pied physiquement à tel ou tel lieu saint, mais être dans une démarche intérieure permanente en se sachant toujours un peu étranger et voyageur sur cette Terre. Le croyant doit être capable d'aller ailleurs, pour éviter le conflit, pour trouver la vie sauve ou aller à la rencontre de son frère.

Dire que Dieu est berger, c'est le mettre, lui aussi, dans le camp des nomades. C'est dire que sa seule richesse, son seul royaume, ce sont ses brebis, c'est nous, ses âmes. Dieu n'a rien à voir avec la politique, les terres, les villes, les nationalités, les guerres. Il n'y a donc pas de « terre sainte », Dieu est partout chez lui, et toute terre est la sienne dès qu'il y a des croyants. « *là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* » a dit le Seigneur, et donc ce qui fait la présence réelle de Dieu, ce n'est pas un lieu, un bâtiment, une église, mais le fait qu'il y ait une communauté assemblée.

Et cette confession de foi nous emmène encore plus loin dans une certaine conception de Dieu. En effet, le mot traduit par « nomade » ou « errant » signifie normalement : « qui périt », « qui disparaît, s'évanouit ». Le Dieu « nomade », c'est un Dieu qui est comme sans consistance, évanescent. Le nomade, c'est aussi celui qui est comme évanescent, sans consistance. L'homme doit se savoir léger, et se complaire dans cette légèreté, ce détachement jusqu'à n'être idéalement qu'une buée, un pur esprit, sans aucun boulet d'attachement matériel qui le retient.

Et si Dieu est aussi nomade, il est un Dieu léger, insaisissable, invisible. Il doit rester comme ça pour nous, une vapeur, une présence ténue, fragile, gracile, mais en même temps présence qui est tout.

Il faut bien dire que souvent ce qui est beau est fragile, ténu, léger, comme de la dentelle, comme une musique subtile. Dieu n'est pas comme une statue mégalithique, pas même comme une cathédrale, mais c'est affirmer l'importance d'un Dieu discret que l'on entend même plus s'il y a le moindre bruit ou la moindre agitation. Mais il est aussi infiniment précieux, il est même l'essentiel, auquel il faut prendre une attention infinie. Il n'est pas une vérité qui s'impose avec force, une évidence, mais une réalité fine, silencieuse, et discrète, un souffle fragile.

Dieu Berger, c'est toute une théologie du Dieu qui est justement l'amour, la tendresse, l'attention et la vie. Et c'est dire qu'il nous invite à notre tour à devenir des nomades et même des bergers pour lui. Comme Pierre à qui, à la fin de l'Évangile de Jean, Jésus dit : « *pais (du verbe paître) mes brebis* ».

Oui, l'Éternel est notre berger, nous ne manquerons de rien. Amen.

W Barrau